Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse

Herausgeber: Aînés

Band: 13 (1983)

Heft: 4

Rubrik: Musiciens sur la sellette : Offenbach, les dessous de l'empire

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Musiciens sur la sellette

Pierre-Philippe Collet

Offenbach,
les dessous de l'empire

On ne pouvait guère débuter plus modestement qu'avec ce théâtre de planches racheté à un illusionniste en faillite. Mais c'était Paris! C'était en plein cœur des Champs-Elysées, en plein cœur de l'Exposition de 1855, où Paris était doublé de lumières, rehaussé de décors, où le faux Paris l'emportait sur le vrai et faisait se déplacer les multitudes. L'opérette, empire des décors légers, des chandelles et des déguisements, naissait dans la foulée du Second Empire, riche et menacé. La première pièce d'Offenbach que Napoléon III et l'Impératrice applaudirent fut, ironie du sort, «Les Deux Aveugles»!

Il n'est pas de hasard. L'empire d'Offenbach allait, de ce jour, prendre appui sur celui de l'Empereur et suivre la même courbe ascendante, avant la chute. Dès la création d'Orphée, en 1858, la cote d'Offenbach est au beau fixe. Plus de deux cents représentations consécutives. L'Empereur, qui vient lui aussi de cueillir une victoire, à Magenta, se rend au théâtre des Italiens. Il se plaît au spectacle d'Orphée»: les dieux grecs ébranlent l'Olympe de leurs frénésies amoureuses, de leur joie débridée. Tout cela chavire à plaisir, avec pour soutien les rythmes endiablés de cette musique du diable. Et Offenbach se plaît aux Tuileries, où les dieux français du moment (et les déesses!) valsent, dans l'équilibre précaire des crinolines devenues toupies, et des vastes miroirs qui redisent les toilettes somptueuses, les brillants uniformes.

Offenbach a appris à gagner de l'argent, et à en dépenser davantage. Il abandonne, par force, son théâtre des Bouffes-Parisiens, puis s'installe aux Variétés. Avec «La Belle Hélène» et ses rois grecs pantouflards, c'est la parodie d'une certaine société contemporaine. Et cela plaît! Goût des miroirs? La société d'alors perd la tête à se tant considérer elle-même, impertinente, irrespectueuse et volage. Elle rit aux éclats, la société.

1867: une nouvelle Exposition. Offenbach va plus loin encore, avec «La Vie parisienne». La parodie se fait satire ouverte. Les élégances papillonnent contre ce Paris allumé, au risque de s'y brûler les ailes, le cœur ou la cervelle. L'Exposition de 1867 renchérit sur la précédente. On s'étourdit... comme si la Prusse ne grandissait pas un peu trop hâtivement, comme si la France ne risquait rien dans les remous politiques d'alors. Les têtes couronnées déferlent sur Paris, du tsar au roi de Bavière, du roi de Prusse à l'empereur d'Autriche.

Ils se retrouvent sur les sièges de velours rouge, comme à une école pour rire, les rois, les empereurs. Avec Bismarck. Ils s'y retrouvent pour applaudir «La Grande-Duchesse de Géroldstein», restant entendu que le duché de Géroldstein n'existe pas, mais que la satire touche cette fois-ci des pays qui existent encore, pour un temps. Fait troublant: le soir de la première, comme par un mot d'ordre, la crinoline fait place à la robe plate... Aux portes du théâtre, la guerre passe ses gants d'assassin.

Sedan. C'est la catastrophe. Le désastre. Offenbach prend peur, se réfugie en Espagne. Napoléon III, lui, a été fait prisonnier. Un reste de lueur théâtrale accompagne la fuite du Prince impérial en Belgique. La maison où il est reçu, à Maubeuge, est encerclée d'une foule devenue hostile, parce que se croyant l'objet d'une trahison. Le corps d'élite des Cent-Gardes favorise la fuite du Prince, tandis qu'on fait illuminer les appartements. Le lieutenant Watrin, en grande tenue, passe ostensiblement devant les fenêtres... Jeu grave et indispensable d'un figurant perdu sur une scène déserte.

Si l'opéra bouffe survit au Second Empire, Offenbach est changé. Assailli de goutte, de rhumatismes, plus efflanqué que jamais, s'il continue d'écrire, le cœur n'y est plus. Les grands succès sont derrière lui. En revanche, il endosse un rôle nouveau, celui de directeur de théâtre. Il restaure La Gaîté: il y enfouit une fortune. Sa prodigalité ne connaît plus de bornes. Il rêve de mises en scène fastueuses. Lui qui était, par décret, limité à cinq personnages pour ses «pantomimes et arlequinades», dans le théâtre de bois de sa jeunesse, le voilà qui décuple le nombre des figurants, qui revêt ses acteurs de velours et ses mains osseuses froissent les gros billets de banque qu'il finit par ne plus voir. Il faut des reprises de ses anciens succès. Il dresse encore le menton. Son binocle étincelle. On vient considérer, en chair et en os, le héros des temps révolus. On assiste à ces extraordinaires spectacles comme on se régalerait d'un souvenir.

Puis c'est la ruine, subitement, comme une trappe. Offenbach aura le temps d'effectuer son étonnant voyage en Amérique, puis, dans la mesure où le permettra sa souffrance physique, d'écrire ses fameux «Contes d'Hoffmann» où, abandonnant les airs pimpants et faciles, il se laissera aller à l'émotion d'un romantisme discret. Il ne les verra jamais représenter.

Ce que le profane retient de l'art d'Offenbach, c'est une rangée de filles enjuponnées qui lèvent le mollet dans le vertige d'une musique rythmée et rieuse. Et le profane trouve charmants... les dessous de l'Empire.

P.-Ph. C.

A paraître, mi-mai 1983: le second recueil de nouvelles de Pierre-Philippe Collet

Pour la Main gauche

Parmi de nombreux récits inédits, les lecteurs d'«Aînés» retrouveront quelques nouvelles publiées dans leur mensuel ces dernières années. Le livre sera préfacé par l'écrivain Maurice Schneuwly. Prix du volume Fr. 24.—. **Prix spécial pour les lecteurs d'«Aînés» jusqu'au 30 avril 1983: Fr. 20.—,** moyennant l'envoi du bulletin de souscription ci-dessous aux Editions E. Vernay, rue des Eaux-Vives 79, 1207 Genève.

Bulletin de souscription

Je commande _____ volume(s) de **Pour la Main gauche** de Pierre-Ph. Collet **au prix spécial de Fr. 20.—.**

Nom _____

Prénom(s) _____

Rue _____

NP/localité _____

Date _____

Signature _____